

CHI LI

Une ville à soi

roman traduit du chinois
par Hang Ling et Vanessa Teilhet

ACTES SUD

Ce sont les mains de Fengchun, qui cirent des chaussures.

Ce sont encore les mains de Fengchun, qui cirent des chaussures. Quinze minutes se sont écoulées.

Mijie jette un œil à la pendule au-dessus du comptoir. Ses doigts maigres se tendent pour saisir un paquet de cigarettes et un briquet. Elle sort une cigarette, la pince entre ses lèvres et l'allume dans un petit sifflement en approchant la flamme de l'extrémité. Elle tire une large bouffée, laissant la fumée envahir ses poumons. La tête penchée, la bouche de biais, elle souffle de côté une très longue bouffée, sans se soucier de rien, comme s'il n'y avait personne alentour.

Mijie était la patronne de Fengchun. Elle tenait une modeste boutique de cirage de chaussures.

Elle avait les yeux plissés, les doigts jaunis, le visage terne et des lèvres violacées que le maquillage ne parvenait pas à masquer, simplement Mijie estimait que toute femme d'affaires se devait de mettre du rouge. Cette seule bouffée de cigarette révélait le passé militaire de Mijie. C'était une femme plutôt jolie. Mais après huit années passées dans l'armée, une femme, si belle

soit-elle, n'a plus rien à voir avec le commun des mortels. Elle parlait d'une voix puissante et chaleureuse, le visage souriant. Mais dès qu'elle était en colère, elle fronçait les sourcils, le regard dur, tel un guerrier prêt au combat. Au début de la période de réforme et d'ouverture*, Mijie avait travaillé dix ans dans le commerce des tissus pour rideaux, au grand magasin de la rue Hanzheng. Elle vendait à la fois en gros et au détail. Les affaires étaient devenues florissantes, l'argent coulant à flots sans qu'elle eût à lever le petit doigt. Aux yeux de Mijie cependant, le plus important ne résidait pas là, mais dans le fait que sa vie avait pris un nouveau tournant. La rue Hanzheng à Wuhan était une zone de petits commerces qui avaient été les premiers à connaître la reprise économique. Les gérants étaient tous d'ex-prisonniers de camps de travail, susceptibles et revenus de tout, ou des laissés-pour-compte rejetés par la société. Les avoir comme concurrents et adversaires nécessitait de la perspicacité, du courage et du talent. C'est ainsi que Mijie s'était formée : elle voyait tout, entendait tout, faisait preuve d'audace tout en sachant rester prudente. Elle savait garder son sang-froid dans l'adversité et s'adapter à ses interlocuteurs grâce à sa finesse d'esprit. Mijie donnait ainsi l'impression d'avoir déjà tout connu.

* Lancée à la fin des années 1970 par Deng Xiaoping.
(*Toutes les notes sont des traductrices.*)

Elle n'éprouvait qu'indifférence et mépris vis-à-vis de ce bas monde. Elle menait ses modestes affaires comme elle aurait géré un gros business, sans quémander aucune aide. Mais comment s'en sortir avec une boutique de cirage de chaussures dans le quartier le plus florissant de la ville, une boutique si petite qu'elle aurait tenu dans la paume de la main ? Mijie pourtant y parvenait jour après jour, prenant à chaque minute des décisions mûrement réfléchies. Ce n'était pas à la portée de tous de comprendre ce qu'elle faisait, et on aurait eu de la peine à l'expliquer.

Mijie jette de nouveau un œil à la pendule au-dessus du comptoir : déjà vingt minutes de passées !

Fengchun a encore les fesses en l'air, tournant telle une toupie, consciencieusement, et frottant les chaussures qu'elle a déjà parfaitement cirées.

“Putain !” Le mot, proféré sans bruit, avait cependant fait fortement bouger les lèvres de Mijie. Les gens ont souvent besoin d'exprimer verbalement leur colère, sans que les mots prononcés prêtent à conséquence. Si les habitants de Wuhan avaient l'habitude de dire “connasse” ou “espèce de salope”, Mijie, devenue soldat dès l'âge de seize ans, s'était familiarisée au sein de l'armée avec le gros mot national : “Putain !”

Les chaussures que cirait Fengchun étaient à vrai dire de belles chaussures en cuir, au bout en pointe. Mijie avait repéré qu'elles étaient de fabrication italienne ou anglaise. Et alors ? Putain, cela faisait trop longtemps qu'elle les astiquait.

“Le temps est le seul et unique critère de la vérité.” C’était un des credo de Mijie. Ces adages comme ces expressions vulgaires étaient les fruits de son éducation à l’armée. Mijie les adorait. Et c’était vrai que le temps était le seul et unique critère de la vérité : en amour par exemple. Ou encore pour le cirage de chaussures. Et cela se vérifiait encore mieux avec le cirage qu’avec l’amour : il y a cinq ans, il fallait dénouer les lacets des chaussures à la place du client avant de les cirer, puis tout devait être frotté : tous les angles, tous les petits défauts. Même si l’on faisait preuve de beaucoup de dextérité, cela prenait sept à huit minutes, voire dix. Avec la hausse des prix, le cirage acheté en gros à la rue Qianjinyi*, le plus basique, était passé de trente centimes à trois yuans**. En un éclair, les prix de tous les articles de consommation s’étaient mis à flamber alors que, contre toute logique, les magasins de cirage ne pouvaient pas augmenter les leurs. La boutique Hanhuang du côté du pont Liudu avait bien envisagé de monter ses prix à cinq yuans. Les gens s’étaient aussitôt récriés, furieux : “Vous êtes la chaîne de cirage à un yuan de Shenyang, n’est-ce pas ? De Shenyang à Wuhan, vous avez déjà fait passer les prix

* La rue s’appelle Qianjin, et la syllabe qui suit indique un numéro de section de cette rue : ici “un” (*yi*), plus loin “quatre” (*si*) ou “cinq” (*wu*).

** Soit de 4 centimes environ à 40 centimes d’euro.

à deux yuans, et là, vous augmentez encore ?” Comme si cirer des chaussures devait être un travail bénévole. Putain, c’était ça la mentalité des gens, une mentalité retorse à bien des égards, mais à laquelle on ne pouvait que difficilement s’opposer. Alors tant pis, Mijie savait s’adapter, elle n’avait pas augmenté ses tarifs, elle était restée à deux yuans. Était-ce de la bêtise ? Non. Les gens ne comprenaient simplement pas qu’en ce monde, il n’y avait que de mauvais achats, pas de mauvaises ventes. Mijie pouvait augmenter ses tarifs de façon détournée. Elle pouvait également ne pas toucher au prix du cirage des chaussures en cuir et augmenter celui de toutes les autres. Elle pouvait aussi jouer sur les mots et, tout à coup, il n’était plus question de cirer des chaussures mais de les “embellir comme si c’était votre deuxième visage”. De même pour les chaussures de détente et de marche : oublié le cirage, il s’agissait désormais de “protéger vos appuis”. Mijie pouvait, à la vue d’une paire de sandales toute simple, presque des savates, s’exclamer, émerveillée : “Waouh, quelles chaussures magnifiques, quelle originalité ! Elles méritent qu’on leur fasse une beauté rien que pour elles, c’est obligé !” Avec un tel discours, l’affaire était conclue. Après cette tirade, “une beauté rien que pour elles”, que vous demandiez cinq yuans ou huit yuans, la cliente payait. Et si elle avait refusé, elle aurait été suffisamment embarrassée pour piquer un fard. La mode était un

énorme piège à clients car, en règle générale, ceux qui font les boutiques dans les quartiers commerçants très fréquentés craignent moins de déboursier trois ou cinq yuans de plus que d'être pris pour des ploucs. Aujourd'hui, tenir un commerce n'avait plus rien à voir avec des formules du genre : "La qualité est essentielle, la confiance c'est la base, le client est roi." Il s'agissait de jouer désormais avec les concepts, le temps, le client. Le temps consacré autrefois à cirer trois paires l'était maintenant pour six. On utilisait une boîte de cirage comme si elle en contenait six. Si ce n'était pas ça, faire du profit ! En outre, quand les gens se rendaient compte qu'une boutique était très fréquentée, les affaires prospéraient d'autant plus. Les gens sont tout excités quand il y a du monde. Et il suffit de les faire rêver pour gagner de l'argent. Ça, c'est une vérité absolue.

Le seul problème de Mijie, c'était qu'elle était la patronne, et qu'à ce titre, elle ne cirait pas elle-même de chaussures, elle ne maîtrisait pas le temps et devait compter sur la vivacité de ses employées.

"Hé, écoutez-moi toutes : vous devez mettre à profit chaque instant qui s'écoule !" Chaque jour avant l'ouverture, Mijie lançait cette phrase comminatoire, pour finir dans un sourire qui creusait ses fossettes : "Je compte sur vous les filles !" Mijie frappait ou caressait. Elle avait parfaitement cerné ses employées, qui devaient

lui obéir au doigt et à l'œil. Vous voulez savoir qui était Mijie ? Une millionnaire qui s'était faite dans la rue Hanzheng !

Aujourd'hui, Fengchun a passé vingt minutes sur une paire de chaussures en cuir. Elle dépasse les bornes ! Mijie, furieuse, a les yeux qui lui sortent des orbites.